

LES SORTIES DE GUERRE DES NOZÉENS (1918-1930)

L'heure des démobilisations¹ :

Le 11 novembre 1918 à 11 heures, le cessez-le-feu s'étend sur toute la ligne du front occidental. Mais la fin des combats ne veut pas dire la paix². 5 millions de soldats français sont encore sous le drapeau. La démobilisation des combattants est un processus lent et répond aux exigences géopolitiques et idéologiques du moment. Nous pouvons reprendre, en ne changeant que quelques termes, une phrase énoncée dans le chapitre « Les entrées en guerre des Nozéens » :

« Tous les Nozéens mobilisés ne partent pas le 1er août 1914, ils ont des ordres mobilisation qui diffèrent selon leur âge ».

« Tous les Nozéens démobilisés ne reviennent pas le 11 novembre 1918, ils ont des ordres mobilisation qui diffèrent selon leur âge et leur arme d'affectation ».

Le gouvernement français opte pour une libération à l'ancienneté pour respecter un principe égalitaire, une sorte d'inverse de la conscription : les combattants sont renvoyés dans leurs foyers en fonction de leur classe d'âge. Les hommes des classes 1887 à 1891 sont les premiers à être libérés, entre le 16 novembre et le 20 décembre 1918. Suivent les hommes des classes 1891 à 1906, libérés entre le 25 décembre 1918 et le 3 avril 1919. Après une interruption de plusieurs mois, liée aux tensions diplomatiques avec l'Allemagne, les classes 1907 à 1918 sont démobilisées entre le 9 juillet 1919 et le 14 juin 1920³.

Pour nos combattants nozéens, c'est le moment de rentrer au « pays ». Les plus anciens des classes 1891-1896 ont donc le privilège de quitter la zone des armées en premier. Ils ont alors entre 43 et 48 ans. Sont démobilisés entre décembre 1918 et janvier 1919, l'épicier Eugène BLANCHARD, le vicaire Alphonse MARTIN (futur curé de St-Similien de Nantes), le vicaire de Campbon Paul NOTON, Jean Marie DELUEN et Julien GILBERT de la Colle, le domestique de Grand-Jouan Jean Marie BOURGET, Jean Marie JAHENY et Auguste CADET du Vieux Bourg, Emile PICHOT hongreur place du Marché aux porcs, le carrier des Mernais François GLEDEL, Pierre NEVEU de l'Aurière, les carriers Joseph PERRON, Emile FRANGEUL et Nicolas MAURICE, le coutelier Alphonse RETIF, Jean Marie DELUEN, Jean Louis PIGRE des Mernais, Pierre FRUNAUD de la Brianderie (qui termine le conflit avec le grade d'adjudant), le bourrelier Louis FEVRIER, Auguste LERAY de la Butte, Jean NIDELET, Pierre FERRANT, le professeur au collège St-Stanislas Joseph MARTIN, etc...

Les derniers Nozéens démobilisés sont ceux de la classe 1918. Ils rentrent dans leurs foyers en mai-juin 1920. C'est le cas de Jean BOUJU, le maréchal des logis Jean FERRAND, Alphonse FERRON, Eugène HAMON, Louis LEBRETON de la Haie-Poil-de-Grue, Georges MALO, Joseph ORHAN de Rouans, etc...

Ceux des classes 1919 et 1920 sont appelés à « monter la garde » dans les territoires rhénans ou libano-syriens. Ils sont affectés dans l'armée du Rhin ou l'armée du Levant jusqu'en 1922.

Parallèlement, 520 000 prisonniers sont rapatriés. Le gouvernement français exige un retour rapide dans leurs foyers car certains sont « Prisonniers de guerre » depuis le mois d'août 1914, comme Louis CADET et Pierre FERRON du Pré-Failli, capturés à Bièvre. Ils rentrent à Nozay dès novembre-décembre 1918, comme Jean Marie PROVOST, capturé en mai 1918 dans l'Aisne. Pierre MALGOGNE, emprisonné à Cassel, Théophile GUERIN de L'Angle, André GENET de la Vacherie, Jean Marie CHEVALIER de Beaulieu, François CRESPEL de la rue de la Ferrière, Alexandre RABOUIN du Bé, Léon CORBIN de la Brianderie, Alexandre GUERIN de la Blonnière sont rapatriés en janvier 1919.

1 Pour le développement qui suit, nous reprenons la mise au point de Bruno CABANES dans son livre *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français, 1918-20*, éditions du Seuil, 2004.

2 Il est très difficile de dater la fin de la guerre : l'armistice du 11 novembre 1918 au niveau militaire, la signature du traité de Versailles le 28 juin 1919 au niveau diplomatique mais seulement pour les relations entre les Alliés et l'Allemagne (le dernier traité de paix est signé le 27 novembre 1919 à Neuilly entre les Alliés et la Bulgarie). La réelle détente des relations internationales n'intervient qu'en 1923.

3 L'armée américaine démobilise ses soldats par unité, l'armée britannique et italienne répond à des impératifs plus économiques et libère ses *Tommies* pour répondre aux besoins des entreprises.

L'épidémie de grippe espagnole :

L'année 1919 est marquée par une grande vague d'épidémie. Les liaisons ferroviaires et maritimes qui augmentent leur trafic du fait des rapatriements des soldats sont les vecteurs de la maladie. Partie d'Espagne en 1917, elle cause la mort de 20 millions de personnes partout dans le monde. La société civile nozéenne restée à l'arrière pendant toute la durée de la guerre était à l'abri des combats. Elle n'est malheureusement pas épargnée en 1919.

Les registres d'état-civil ne mentionnent jamais les causes du décès, mais au détour d'un article de journal, nous pouvons retrouver des individus morts de la grippe espagnole. C'est le cas d'Alexandre MONToux, décédé dans sa 48^{ème} année dans sa demeure à Grand-Jouan. Ancien élève de l'Ecole d'Agriculture, il en devient son directeur en 1899, est élu au conseil municipal et occupe le poste d'adjoint au maire Alexis LETOURNEAU en 1900. Il est inhumé dans le cimetière Miséricorde à Nantes le 24 octobre 1918.

A la place de l'Ecole d'Agriculture, une section d'éducation et de rééducation des mutilés et grands blessés de guerre est créée en janvier 1916. Les études et la pension sont gratuites pour 20 pensionnaires. L'Ecole ferme définitivement en novembre 1918. C'est la fin de ce « phare scientifique élevé au milieu des ténèbres des landes » dans la première moitié du XIX^{ème} siècle.

Après son décès, on procède à une vente aux enchères publiques du matériel, des récoltes et du cheptel de l'Ecole. S'y retrouvent des vaches, des moutons, des porcs, des juments, des poulains, des charrettes, tombereaux, des bicyclettes, des barriques, un établi, des graines de betteraves, de carottes et d'oignons, des pommes de terre, des outils de vannerie, des paquets d'osier, des palis, châssis, ruches vides, des tables, bureaux, chaises, petites armoires, des petits lits à une personne avec sommiers, une bibliothèque, etc... Une expérience unique dans la région, vieille de presque 90 ans, vient de s'éteindre.

La présence américaine en Loire-Inférieure et plus particulièrement à Nozay (juin 1917-octobre 1919) :

Le Congrès états-unien vote l'entrée en guerre des « Sammies » en avril 1917. Les premières troupes débarquent à St-Nazaire en juin 1917. 200 000 soldats y transitent sur la durée de la guerre. Le département les accueille dans ce même port, mais aussi à Nantes, à Savenay et à Montoir.

Une fois démobilisé après l'armistice, les unités stationnent encore quelques mois en Loire-Inférieure. Un fait divers relevé dans la presse raconte la cavale de trois soldats américains armés qui sèment la panique. En février 1919, ils braquent la bijouterie DUBOURG-AUBREE de la Grande Rue. Le propriétaire, le fameux photographe détaché à l'usine Foucher dont nous avons déjà parlé, est encore sous les drapeaux et n'est démobilisé qu'en mars 1919. C'est donc son épouse Jenny, née DUBOURG, qui subit le préjudice. On imagine la jeune femme bouleversée, peu habituée à ce genre de braquage armé, une pratique plus répandue dans les grandes villes, ne comprenant pas un mot des « bandits ». La police militaire américaine parvient à les arrêter et les confronte avec la commerçante. Une telle rencontre, dont la Nozéenne se serait bien passée, n'aurait pas eu lieu sans la guerre mondiale.

L'armée américaine évacue le territoire français en octobre 1919.

Une nouvelle catégorie d'acteurs nozéens : les anciens combattants :

C'est un groupe soudé par une expérience commune, celle de la guerre et de la violence de masse⁴. 3 millions de Français vont adhérer aux associations d'anciens combattants.

A Nozay, une réunion rassemble les intéressés en janvier 1920 dans la salle du Chalet. Le but est alors de défendre les intérêts des démobilisés et de lutter contre le renchérissement de la vie. La section nozéenne de l'Union nationale des combattants est aussitôt créée⁵. Son bureau se compose d'un président (Eugène PASGRIMAUD, commerçant de la rue de l'église bien connu des Nozéens et mutilé de guerre⁶), d'un secrétaire (Jean-Marie ALOCHE⁷) et d'un trésorier (Pierre ABGRALL⁸). Ce dernier ne reste pas longtemps à Nozay, son père étant décédé en 1912. François, dit Francis, CHENARD, ancien prisonnier de guerre, le remplace. A sa création, la section compte 80 membres.



Défilé des sections de l'UNC de Loire-Inférieure lors du congrès départemental de juillet 1937. Le président de la section nozéenne des anciens combattants est au premier rang, au milieu. Notez l'avant-bras droit manquant. Derrière, la mairie.

L'année 1920 inaugure donc le nouveau calendrier nozéen. Dans la présentation du contexte local avant 1914, nous avons relevé les moments forts du calendrier : les marchés, les foires, les courses dans la parc de la Touche, les rencontres sportives, les fêtes religieuses, les soirées théâtrales.

4 Cette partie s'inspire du livre incontournable sur le sujet d'Antoine PROST, *Les anciens combattants, 1914-40*, Folio Histoire, 2014.

5 L'Union nationale des combattants est créée dès novembre 1918. Partant du constat que l'union des combattants devant l'ennemi a sauvé le pays, l'organisation souhaite que cette union subsiste après la guerre.

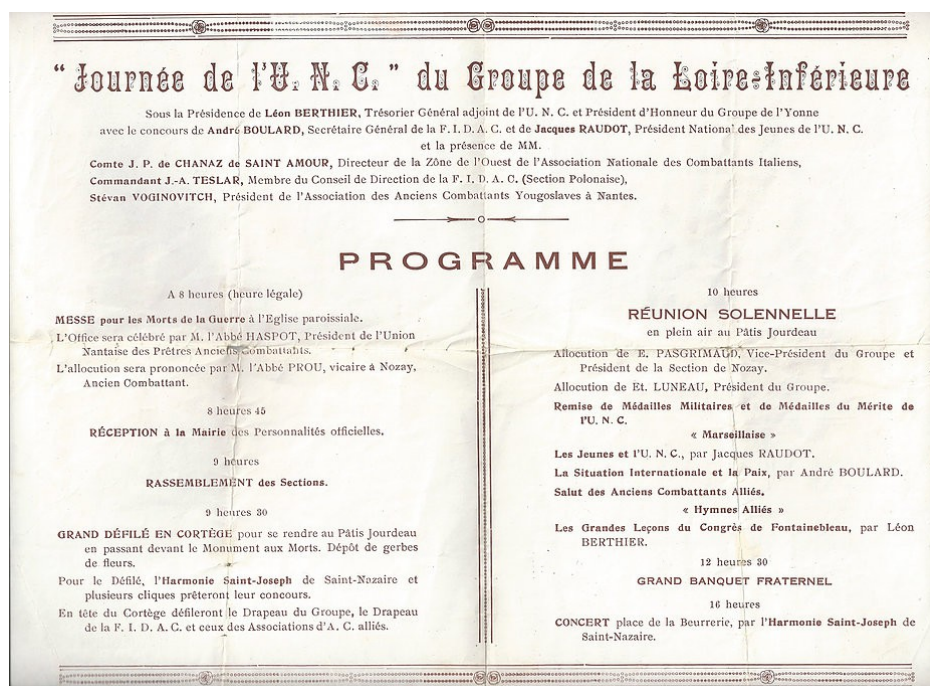
6 Eugène PASGRIMAUD (1888-1953) est appelé comme sergent à la 11ème section d'infirmiers en août 1914, est fait prisonnier le 23 août 1914 à Maissin en Belgique, libéré en septembre 1914, puis il rejoint son unité, est blessé dans son ambulance par éclats d'obus en novembre 1917 au bras droit. Il est amputé de l'avant-bras droit, fait chevalier de la légion d'honneur. Sa silhouette de « grand blessé de guerre » va marquer le paysage nozéen durant le premier XXème siècle.

7 Jean-Marie ALOCHE (1892-1981) est lui aussi très marqué par la guerre. Ses parents sont cultivateurs aux Grées et lui est clerc de notaire quand éclate la guerre. Après un passage au 135ème d'Angers, une blessure reçue au combat de Bièvre en Belgique le 23 août 1914, il est promu caporal, puis sergent en mai 1915. Suit une parenthèse d'un an pour « imminence de tuberculose ». Il revient au front au sein du 96ème RI en septembre 1916 où son commandement énergique lui vaut le grade de lieutenant. Il est encore blessé deux fois. Il est l'un des Nozéens les plus médaillés avec trois citations, dont une à l'ordre du corps d'armée. Il est fait chevalier de la Légion d'honneur. Lors de l'inauguration du Monument aux morts de la place de l'église en novembre 1923, il a l'honneur d'appeler devant l'auditoire réuni les 176 Nozéens « Morts pour la France ». Après trois blessures, un risque de tuberculose, une intoxication au gaz, il décède en 1981 au Croisic, à l'âge de 89 ans. Un sacré gaillard !!!

8 Le plus jeune est Pierre ABGRALL né en 1894, fils de l'ancien tanneur de Nozay. En 1912, il est fabricant de projecteurs à Cholet. En avril 1913, il s'engage pour 4 ans à Nantes dans le 5ème régiment de chasseurs d'Afrique. Il embarque pour le Maroc en avril 1914. Il est affecté au dépôt de remonte mobile du Maroc occidental, puis au 3ème escadron du 3ème régiment de spahis en août 1915. Il est rapatrié à Marseille en septembre 1915. Nommé brigadier en octobre 1915, il passe au 1er régiment d'artillerie coloniale en mai 1916, puis embarque pour l'armée d'Orient en février 1917 au sein de la 29ème batterie, 3ème groupe du 21ème RAC. Il est nommé margis en octobre 1917. Il est démobilisé en août 1919 et rentre à Nozay. Il est cité à l'ordre de la 35ème DI italienne en décembre 1918 : « sous-officier intelligent et dévoué, remplit les fonctions de margis téléphoniste du groupe en service au CET depuis le 19 juillet 1917 ». Il est décoré de la Croix de guerre italienne, de la médaille coloniale agrafe « Maroc », de la médaille italienne « Vastrino ».

Désormais, il faut ajouter le banquet annuel de l'UNC, généralement en novembre ou en décembre, et la fête de l'armistice qui a lieu chaque 11 novembre, qui devient un jour férié en 1922. Le premier banquet se déroule le dimanche 21 novembre 1920. Le rituel est à peu près le même chaque année. A 10 heures du matin, grand'messe, suivie d'une absoute à l'intention des MPF. A midi, est organisé un banquet par souscription généralement présidé par le maire. Le soir, un spectacle dans la salle des fêtes de la mairie clôture une journée bien remplie. La salle de restauration a souvent varié, ce qui témoigne d'une certaine intelligence de la part de ses membres pour satisfaire tous les cafetiers et traiteurs de la cité nozéenne⁹. En 1920, 1921, on mange chez le camarade et lieutenant des sapeurs-pompiers François RIOT au Chalet place de la gare. En 1923, en 1936 et en 1938, on déjeune chez Pierre BIZEUL route de Rennes. En 1926, on revient au Chalet désormais tenu par le camarade Pierre GUILLET. En 1927, on réserve des tables à l'Hôtel des Trois Marchands, place du Marché aux porcs, tenu par Pierre BOURGEOIS. La salle de Mme GERGAUD, route de Nantes, accueille les anciens combattants en 1936 et en 1938. Le banquet est souvent l'occasion de remise de décorations. Ainsi ALOCHE reçoit-il la croix de chevalier de la légion d'honneur lors du banquet de novembre 1921 des mains du maire Alexis LETOURNEAU. Lors du banquet de décembre 1922, le dit ALOCHE épingle la croix d'officier sur la poitrine du « soldat » Emile FILLION d'Abbaretz, grand blessé de guerre.

Le mois de juillet 1937 est un mois important pour la section nozéenne de l'UNC car elle doit organiser son premier congrès départemental. La petite société s'affaire à préparer cet événement de longs mois à l'avance. 160 sections de Loire-Inférieure et 15 000 participants sont conviés au Pâtis-Jourdeau, lieu habituel des rencontres sportives nozéennes. Le dénivellement de cette vaste prairie permet de placer une tribune. Puis un grand banquet rassemble 1800 convives sous une immense tente dressée sur le champ de foire. Une croix de guerre est suspendue à l'entrée de la route d'Abbaretz, entourée de deux couronnes de lierre dans lesquelles s'inscrivent des casques rayonnants, un portique grec à 6 colonnes enjambe la route de Nantes.



Programme du premier congrès départemental rassemblé à Nozay le dimanche 4 juillet 1937¹⁰.

⁹ Ces restaurateurs sont bien souvent eux-mêmes des anciens combattants, d'où l'emploi du mot « camarade ».

¹⁰ Suivront deux autres congrès départementaux en 1969 et en 1999.



Se souvenir des morts au champ d'honneur :

La mention « Mort pour la France » est instituée par la loi du 2 juillet 1915 : elle est attribuée à tous les soldats décédés entre le 2 août 1914 jusqu'en 1919. Dans toutes les communes de France, il est décidé d'honorer leur mémoire « par la pierre et le bronze », par la réalisation de monuments aux morts. La loi du 25 octobre 1919 accorde une subvention publique à chaque commune désireuse d'ériger un tel monument.

A cette aide de l'Etat viennent s'ajouter, dès juillet 1919, des souscriptions municipales pour financer le projet mémoriel. Puis, le conseil municipal nomme une commission pour choisir l'emplacement du monument aux morts en juin 1920. En septembre 1920, un référendum est organisé auprès des Nozéens pour l'emplacement du MAM. La population retient la place de l'église.

Il nous semble qu'un monument provisoire ait été dressé avant le monument que nous connaissons aujourd'hui. En effet, lors de la fête de l'armistice de novembre 1922, un article de presse fait allusion à un « monument élevé sur la place de l'église à la mémoire des MPF nozéens, décoré par les soins de Jean HARDY », jardinier nozéen.

Le dimanche 4 novembre 1923, le monument aux morts est inauguré solennellement, « après bien des ennuis et des retards »¹¹. Sur un dur granit breton sont gravés les noms des 176 enfants de Nozay « Morts pour la France ». Il est composé d'« un soubassement surmonté d'une pyramide, sur le côté du soubassement faisant face à la rue on lit cette devise : « A la mémoire des enfants de Nozay MPF ». Sur les 3 autres faces se trouvent gravés les noms des 176 MPF. Accolé à la pyramide et face à la rue de l'église se trouve un poilu expirant soutenu par une victoire ailée. Sur le côté une superbe palme en bronze offerte par la section de l'UNC. La journée inaugurale commence par le rassemblement de toutes les sociétés de la ville et Nozéens devant la mairie : enfants des écoles, patronage St-Joseph, subdivision des sapeurs-pompiers, membres de l'UNC, une délégation de la section des Combattants de Nort, les anciens combattants, la société de secours mutuels, la société lyrique la Fauvette, la musique de Nozay, le conseil municipal, les familles des militaires morts. Puis, le cortège part de la mairie pour se rendre à l'église, où une messe solennelle de bénédiction est dite. Devant le monument flambant neuf, Jean-Marie ALOCHE a l'honneur de procéder à l'appel des 176 Nozéens. Puis, un représentant militaire remet, à titre posthume, la légion d'honneur à Lucien LEMBEZAT, pour ses deux fils morts au front, la croix de guerre à HERVE et à BREHIER pour leurs deux fils MPF. Un cortège se forme pour se recueillir sur les tombes des Nozéens rapatriés dans le cimetière. A midi, un banquet servi dans la salle des fêtes de la mairie rassemble 180 convives.

¹¹ Nous n'avons pas trouvé une explication à cette assertion du journaliste de *L'Ouest-Eclair*. Cependant, en comparant l'inauguration du MAM de Nozay avec ceux des bourgs alentours, nous avons noté un « retard » nozéen en la matière. Pour preuve, Lusanger a le sien en septembre 1921, Soudan en novembre 1921, Ruffigné en mars 1922, Châteaubriant et Issé en mai 1922, Moisdon en juillet 1922, Louisfert et Jans en novembre 1922, Erbray en mai 1923. Nozay n'est toutefois pas la dernière localité à ériger un monument commémoratif.



M. Bretaud (Francis), architecte-voyer, Nozay
M. Gourdon, statuaire, Paris

Coût du projet : 21300 frs.

Nozay dispose désormais de son lieu de mémoire, d'un espace symbolique rappelant le sacrifice des « enfants du pays nozéen ». Les survivants s'y retrouvent régulièrement lors des fêtes laïques et religieuses de l'après-guerre. Les artistes de la Fauvette sont étroitement impliqués aux différentes fêtes et banquets de l'UNC. Mais les familles ont-elles vraiment fait le deuil de leurs proches dont le nom est gravé sur la pierre ? Une autre solution s'offre pour les parents et les veuves qui ne se contentent pas du seul « hommage minéral » fait à « leurs » morts.

Le rapatriement des corps :

Par la loi de finances du 31 juillet 1920, les familles endeuillées sont autorisées à rapatrier les corps des soldats morts. Les frais d'exhumation, de mise en bière, de transport par route et par chemin de fer, l'inhumation définitive sont aux frais de l'Etat. On estime à 240 000 le nombre de corps restitués, soit 30% des sépultures de combattants identifiés, plus d'officiers que de simples soldats.

Le mardi 26 avril 1921 ont lieu dans le cimetière du Vieux Bourg les premières obsèques d'un soldat nozéen ramené du front. Il s'agit de Constant GICQUIAUD, domicilié avant guerre aux Mernais, tombé, comme tant d'autres, le 6 juin 1915 à Quennevières. L'hommage de la communauté des vivants lui est rendu par les enfants des écoles, le conseil municipal, la section nozéenne de l'UNC, la Société de Secours mutuels. Sa veuve, née BROSSARD, est présente.

Le second transfert de corps a lieu en février 1922. Cette fois-ci, trois cercueils sont rapatriés au pays natal : Pierre BROSSAUD, cultivateur au Tertre, mort à Faulx-St-Pierre le 20 avril 1917, Pierre DUPUIS¹², né à Nozay mais résidant à Marsac depuis son mariage en 1908, mort à Beaumont le 28 août 1916, le cantonnier du Grand-Perray Jean POITRAL mort au Bois-le-Prêtre le 27 mai 1918. Samedi matin, les trois cercueils sont déposés dans la grande salle de la mairie transformée en chapelle ardente. L'inhumation a lieu le dimanche suivant. Entre 1500 et 1800 Nozéens assistent aux obsèques, dont Marie BRIAND, la veuve de Pierre BROSSAUD, Marie JANVIER et Sidonie GARAUD, la mère et la veuve de Pierre DUPUIS. D'autres retours de corps suivront.

¹² Son corps est inhumé dans le cimetière de Nozay, mais son nom figure sur la stèle commémorative de Marsac.

Un autre « lieu de mémoire » méconnu :

Le conseil paroissial, qui succède au conseil de Fabrique suite à la loi de Séparation des Eglises et de l'Etat de 1905¹³, a précédé les autorités municipales de deux ans. En effet, le dimanche 11 novembre 1921, à l'issue de la grand'messe de 10 heures qui commémore l'armistice, le vicaire de Nozay bénit une plaque commémorative apposée sur le mur droit de la nef de l'église St-Pierre-aux-Liens devant une foule réunie de 150 à 180 anciens combattants. La présentation des morts est différente de celle retenue par la mairie pour le monument aux morts. Le classement des défunts n'est pas alphabétique, mais chronologique. La liste « paroissiale » recense 167 MPF, alors que le monument républicain compte 176 noms, comme nous l'avons vu précédemment. La précipitation du curé et de ses vicaires leur a peut-être porté préjudice, des erreurs de date de décès se sont glissées¹⁴, des noms ont été rajoutés en bas de la plaque¹⁵.



Un bel exemple d'hommage religieux aux combattants morts pour la France. Nozay n'a pas le monopole de l'hommage dédoublé : les municipalités de Saffré et de Vay ont aussi apposé une plaque commémorative dans les églises de St-Pierre-et-Paul et de St-Pierre.

Pour terminer avec l'hommage religieux, les Nozéens du XXIème siècle regrettent que les initiatives vayennes et grigonnaisiennes n'aient pas été imitées. En effet, dans le cimetière de ces deux communes, nous trouvons une grande plaque en schiste sur laquelle sont incrustées des plaques émaillées figurant les portraits en médaillons des « Morts pour la France ». Tous ne sont pas représentés.

Les gueules cassées : de nouveaux acteurs dans le paysage nozéen :

Dans le bilan humain, il faut ajouter les blessés, estimés à près de 3 millions en France, dont 300 000 mutilés. Parmi eux, nous retrouvons nombre de Nozéens défigurés ou amputé d'un ou de plusieurs membres. Nous avons déjà évoqué le cas du président de la section nozéenne de l'UNC Eugène PASGRIMAUD, amputé de l'avant-bras droit. Paul FRIOU de la classe 1895 est blessé en juin 1918 et amputé du bras droit. François BOURDEAU de Créviac subit l'amputation de la jambe gauche suite à une blessure par balle au fémur. Emile DRUGEON du Bé est amputé du bras gauche dès le mois d'août 1914. Louis COCHETEL de Villeneuve est blessé par éclat de grenade à Verdun en 1916 et amputé de l'avant-bras droit. Le plus jeune d'entre eux est Georges LASNIER de la Ville-Ville de la classe 1919 : il est blessé à 19 ans et amputé de l'avant-bras droit.

13 Voir le chapitre « Les acteurs politiques, culturels et religieux ».

14 Pour les erreurs de datation, voir le chapitre « L'année 1914 ».

15 Dont celui de Joseph BERTIN, « le » fusillé pour l'exemple nozéen.



François BOURDEAU a payé l' « impôt du sang ». Il vit à Nozay jusqu'en 1949.

D'autres sont amputés d'une ou plusieurs phalanges comme Clément RADIGOIS du Petit-Perray, Emile PAILLUSSON de l'Avenir, Alexandre LEQUIPPE.

Les blessés les plus « spectaculaires » ou « dérangement » sont les « blessés de la face ». Ils imposent leur visage mutilé dans le paysage social de l'après-guerre. Auguste BARREAU est l'un d'entre eux. Horloger dans la Grande Rue, il est appelé en 1916. Il est blessé par éclats d'obus en novembre 1917 à son poste de combat. Les dégâts physiques sont importants : il est amputé de l'avant-bras droit, son visage est défiguré, sa mâchoire supérieure et son nez sont fracturés, il perd 14 dents. Il est équipé d'une prothèse. Il a alors 21 ans...

Agé de 20 ans en 1914, Louis LERAY de la Tardivière est affecté dans les chasseurs à pied. Il est blessé en juillet 1915, atteint par balle à la face. A 21 ans, il a perdu toutes les dents de sa mâchoire supérieure, a une large cicatrice sur la joue gauche, ses narines sont déformées. On imagine ses nuits remplies de cauchemars à son retour à Nozay. Il vivra jusqu'en 1970.

Emile BLAIS est un carrier domicilié à L'Angle de 22 ans en 1914. En novembre 1915, il est blessé par balle à la face. Il perd une demi-douzaine de dents et perd en acuité visuelle à l'œil gauche.

Pierre MALGOGNE et d'abord perruquier au Gâvre. Il déménage et habite rue de l'église à Nozay en 1911. En juin 1915, il reçoit une balle en pleine face et perd ses deux narines. Mais les autorités militaires le « récupèrent » et le notent « apte au combat » en février 1916. Retourné au front, il est fait prisonnier dans la Somme en avril 1918.



Pierre MALGOGNE : un homme ordinaire au destin peu ordinaire.

Les sociétés locales et les sorties de guerre : l'exemple de la compagnie de sapeurs-pompiers nozéenne :

Nous avons laissé nos valeureux « soldats du feu » en 1914. En 1919, de nombreux vétérans médaillés après 25 ans de service démissionnent¹⁶. Le rôle de la Grande Guerre dans cette crise des effectifs est ambivalent : elle est à la fois à l'origine de la mort de pompiers et la pourvoyeuse d'une nouvelle génération de volontaires. En effet, les vides creusés par les départs et les décès sont en partie comblés par l'arrivée de jeunes démobilisés. Nous pouvons interpréter ces engagements comme une volonté des Nozéens de transposer leur camaraderie des tranchées, à l'arrière en temps de paix. La communauté combattante reste vivante après guerre, même en dehors de la section locale de l'UNC. On procède à de nouvelles élections en 1920 : François RIOT reste lieutenant, Alexandre JENVRET reste sous-lieutenant, Hippolyte SEILLER et Pierre BIZEUL sont sergents, FERRE, Louis AUBREE, COLLINEAU et Jules GUICHARD caporaux, Pierre GUILLET père est toujours caporal clairon. Il reste vacante une place de clairon.



Photo prise lors d'une revue de la Ste-Barbe après guerre sur la place de l'église.

Les sociétés locales et les sorties de guerre : l'exemple de la Fauvette :

Quand l'Europe bascule dans la guerre pendant l'été 14, les plus jeunes de la troupe, qui ont entre 20 et 40 ans, sont mobilisés. La Société entre alors en sommeil, « en léthargie » comme le dit un journaliste de *L'Ouest-Eclair*. Elle se reconstitue en décembre 1921 à partir d'un noyau d'anciens membres, mais s'ouvre aussi à de nouveaux adhérents. Elle donne son premier concert post-conflit en février 1922. Une nouvelle époque commence pour la Fauvette. Les Nozéens recommencent à pousser la chansonnette et à se laisser bercer par le piano et le violon des musiciennes. C'est aussi après guerre que se déroulent durant l'été les fameuses « sorties de la Fauvette » sur les bords du Don, de l'Erdre ou de la Vilaine, qui se terminent tard le soir par un bal sous les Halles de la mairie de Nozay¹⁷.

¹⁶ Nous nous rappelons que la subdivision de Nozay a été re-fondée en 1894.

¹⁷ Nous n'avons pas relevé dans la presse locale ce genre de « sortie » pour la période précédant la guerre. Cependant, des photos prises par le Fauvettiste Jean AUBREE nous montrent la jeunesse nozéenne qui passe une journée au bord de l'eau en 1904, en 1907 (voir le chapitre « Les moments forts du calendrier »). Une piste à creuser...

En guise de conclusion : le soldat nozéen peut-il être totalement démobilisé¹⁸ ?

Le paysage social, urbanistique et économique de Nozay est transformé par la guerre, que les livres d'histoire n'appellent pas encore la « Première guerre mondiale ». Les anciens notables sont toujours là, mais de nouveaux acteurs profitent de leur capital de sympathie auprès des Nozéens pour s'affirmer dans la vie municipale : les « gueules cassées », les blessés, les anciens combattants de l'UNC, les familles des MPF et celles qui ont été décorées de la Médaille de famille française¹⁹. Cette nouvelle génération est associée à toutes les festivités de l'après-guerre, que ce soit les Sainte-Barbe des pompiers, les galas de la Fauvette, les kermesses dans le parc du château de la Touche, les courses de chevaux²⁰, les séances récréatives du Patronage, et bien sûr les fêtes de l'armistice, qui est un peu « leur » journée mémorielle.

Mais la guerre a aussi envahi le champ lexical des Nozéens. Des traces de la guerre restent dans le vocabulaire courant. Par exemple, en octobre 1920, des lecteurs du *Courrier de Châteaubriant* se plaignent des « trous d'obus » qui perturbent la circulation sur la RN 137. Le « langage poilu²¹ » investit la vie de tous les jours : la cagna, le barda, le jus, la sèche, le bled²²... La municipalité de Nantes re-baptise des rues en s'inspirant de l'imaginaire de la Grande Guerre : le boulevard St-Donatien devient le boulevard des Belges, l'ancien boulevard de la Colinière le boulevard des Poilus. Le quai Wilson et la rue du roi Albert rappellent le souvenir des dirigeants alliés. Dans les années 1920, une jument qui participe aux courses de la région porte le nom de *Quennevières*. Les souvenirs de cette bataille de juin 1915 dans laquelle sont impliqués les régiments de réserve de Nantes et d'Ancenis refont surface sur l'hippodrome de Créviac.

Le secteur de Quennevières est d'ailleurs l'objet d'un pèlerinage organisé par les associations d'anciens combattants de Loire-Inférieure organisent en avril 1932. Elles érigent une borne commémorative sur le plateau qui surplombe les anciennes tranchées françaises. De nombreux vétérans nozéens y participent.

Sont-ils sortis enfin sortis de « leur » guerre en 1932 ?

18 Voir les travaux sur la démobilisation culturelle de John HORNE. Selon lui, les hommes politiques français et allemands des années 1920 s'efforcent de « démanteler les langages et cultures de guerre, tels que l'héroïsation des combats, le sacrifice des morts » et de proclamer « la guerre hors-la-loi ».

19 La veuve ETIENNE du Chêne-Eroux a 3 fils MPF et reçoit la médaille d'or de la Famille française (10 à 13 enfants) en novembre 1920. La famille TREGRET de la ruelle des Perrons a eu 6 fils et gendres mobilisés et reçoit la médaille d'argent de la Famille française (8 à 9 enfants) en août 1922. Joseph CHEVALIER de Beaulieu a eu 5 fils et 2 gendres mobilisés, dont un tué. Pierre COCHETEL de Villeneuve et Félix HAMON de Beaulieu ont eu 6 fils et gendre mobilisés, dont un tué pour le second.

20 Suite à la démission du président DE MAQUILLE et du commissaire des courses Prosper LEROUX du bureau de la Société de courses de Nozay en janvier 1920, le parc de la Touche n'est plus utilisé comme hippodrome de Nozay. Les premières courses de Créviac se déroulent le dimanche 25 juillet 1920 sur la propriété du maire Alexis LETOURNEAU.

21 Les historiens sont cependant partagés sur l'origine de ce parler poilu : certains affirment que l'argot des tranchées n'est que le prolongement du langage populaire du XIXème siècle, depuis l'argot des soldats de la Grande Armée jusqu'aux conquêtes coloniales, d'autres pensent que la guerre diffuse simplement l'argot parisien, un mélange de celui des soldats et de celui des prostituées,

22 Voir le travail du CRID (Collectif de recherche international et de débat sur la guerre de 1914-18), sur son site internet: http://www.crid1418.org/espace_pedagogique/lexique/lexique_ab.htm